



Madeleine Miron

Scènes intemporelles

Poèmes / recueil 7

ISBN: 978-2-925084-19-8

SCÈNES INTÉMPORELLES

Poèmes

Madeleine Miron

Recueil no 7

Auteure: Madeleine Miron

Conception graphique: Fernand Miron

Pages couverture: Maxim Larivière, Virtua

Dépôt légal: 2^e trimestre de 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

© 2020. tous droits de reproduction réservés

ISBN: 978-2-925084-06-8

Diffusion et distribution:

Madeleine Miron

669 Chemin des Rangs 4-5 Ouest

Saint-Vital de Clermont, Qc., J0Z 3M0

tél.: 819-333-5306

Fernand Miron

Courriel: champimiroy@hotmail.com

Ouvrages de Madeleine Miron publiés à compte d'auteur:

Poésie

1-La grande illusion, 1957 à 1962, 76p.

2-L'ombre du cygne, 1962 à 1964, 40 p.

3-Tant d'espoirs, tant de rêves, 1967 à 1972, 132 p.

4-L'âme en attente, 1972 à 1975, 56 p.

5-Nuit et lumière, 1975 à 1977, 52 p.

6-Interlude hivernal, 1977 à 1978, 52 p.

7-Scènes intemporelles, 1979 à 1980, 48 p.

8-L'emprise des saisons, 2008 à 2012, 52 p.

Récit

9-Lettres à mon père, 2000 à 2004, 312 p.

Romans

10-Le difficile passage, 1996 à 2000, 140 p.

11-Mathilde Imbeault, tome 1, 2000 à 2007, 396 pages.

SCÈNES INTÉMPORELLES

MAIN, MAIN

Dans la soif d'amour,
Caresse ma main.

Devant l'indifférence,
Serre ma main.

Contre la rigueur,
Réchauffe ma main.

Pour taire le mal,
Baise ma main.

Face à l'incertitude,
Touche ma main.

Du piège dissimulé,
Écarte ma main.

Sous la colère,
Retiens ma main.

Parmi nombre de choix,
Guide ma main.

Du côté de la vanité,
Ferme ma main.

À travers la cohue,
Garde ma main.

Avant le sentier bourbeux,
Prends ma main.

Dedans l'argile féconde,
Laisse ma main.

Si pleine de trésors,
Regarde ma main.

Dès la nuit venue,
Tiens ma main.

Vers la beauté des étoiles,
Ouvre ma main.

Sur ton coeur fatigué,
Pose ma main.

Jusques à Dieu,
Élève ma main.

Ma main, ta main,
Petite, grande
Potelée, flétrie,
L'une dans l'autre,
Allons ensemble.

MOMENT DE GRÂCE

L'instrument s'est tu dans les mains du musicien.
Celui-ci le dépose contre un fier bouleau
Et s'allonge à travers les herbes odorantes.
Sous la lassitude, l'homme ferme les yeux,
Mais son oreille est attentive au moindre son.
Il écoute jouer sa forêt bien-aimée.
Au début, il ne perçoit que la mélodie,
Puis en distingue nettement plusieurs des notes :

Le plongeon du castor,
Le glapisement du renard,
L'envol du corbeau,
Le grincement de l'arbre brisé,
La stridulation du criquet,
Le saut de l'écureuil,
Le bourdonnement des insectes,
Le bruissement des feuilles,
Le froissement des herbes.

À nouveau, tout s'amalgame en un doux murmure
Qui l'enveloppe, le berce et le réconforte.
Peu à peu, son coeur et la nature se taisent.

Soudain, dans son âme émerge une autre musique:
Pure, brillante, vive, légère, charmante.
Il la reconnaît ; elle lui est familière.
Elle ne vient pas d'un lointain monde invisible.
C'est la sienne, l'oeuvre en pénible gestation
Qui, dépouillée de tout ce qui l'alourdissait,
Monte et s'élance hors de son imagination.
Tout son être est envahi par l'exaltation.

Conscient de l'état fugitif de ce moment,
L'artiste se redresse, reprend sa guitare

Et tente de donner vie à l'oeuvre rêvée.

Son esprit pourra-t-il la recréer ?
Ses doigts pourront-ils l'exécuter ?
L'instrument pourra-t-il la rendre ?

JARDIN D'HIVER

« Être encore devant la fenêtre !
Pourquoi ne pas regarder le téléviseur ?
Et pourquoi toujours celle du nord ? »

Ne me privez pas de mon blanc jardin
Si beau, si pur, si délicat !
Nous existons l'un pour l'autre.

Mon féérique jardin de gel
Tout de douceur, de paix, de joie,
Éclatant sous la lumière du jour !

Jardin nacré aux vitres de ma fenêtre
Prenant forme de dentelle sur l'intérieure
Et de nappe glacée sur l'extérieure.

Légère dentelle de gouttelettes
Aux formes et aux grandeurs variées
Harmonieusement disposées en plusieurs rangs.

Nappe asymétrique au pourtour serré,
Au centre délicatement ouvragé
De fils noueux tendus verticalement.

Entre ces deux parties, la plus belle :

Succession de montagnes, de forêts denses,
D'arbres, de fleurs, d'oiseaux, d'étoiles.

Ici et là, un interstice par où s'étalent
Le bleu du ciel, la dorure des trembles
Et la blancheur des toits enneigés.

Ne m'éloignez pas de mon jardin de froidure.
Demain, il ne sera peut-être plus le même
Ou il aura disparu dans l'atmosphère.

Laissez-moi à mon jardin de givre
Où la beauté purifiante s'insère en moi
Et où les heures défilent à mon insu.

Oubliez-moi dans le frimas de mon jardin.
Dans ce corps me tenant lieu de prison,
Seuls mes yeux peuvent vous le dire.

LA FACE DU FEU

Une bougie pour seule lumière,
Une bougie pour seule chaleur
Dans la tempête qui fait rage au-dehors.

Sous l'amas de couvertures,
Le corps a peine à se réchauffer,
Mais l'esprit est alerte, libre.

Regarder la flamme vacillante
Et la voir se transformer
En une multitude de feux.

Feu d'abattis précédant les semailles,
Allumé à la tombée du jour
Devant l'imminence de la pluie.

Feu courant sur les étendues herbeuses,
Balayant la nuit printanière
De sa lugubre lumière.

Feu dansant au-dessus des arbres,
Chassant devant lui toute vie
Et ne laissant que désolation.

Feu dévorant l'humble demeure,
Détruisant le passé tangible
Et hypothéquant l'avenir.

Feu du météorite
Traversant le ciel à vive allure
Et s'abattant sur le sol terrestre.

Feu fulgurant de l'éclair
Zébrant le ciel assombri
Et enflammant la forêt.

Feu du centre de la terre
Se hissant à la surface
En crachant son énergie.

Feu de l'astre du jour
Régulant les heures
Et dispensant la vie.

Feu explosif des origines,
Source de l'univers
Et de merveilles inconcevables.

Feu virulent de la haine,
Attisé par l'orgueil, l'envie,
La soif du pouvoir, le désir de vengeance.

Feu couvant dans le coeur humain,
Asphyxiant toute raison, tout lien
Et menant à la pire méchanceté.

Feu délibérément lancé par l'homme
Sur sa propre patrie et ailleurs,
Semant mort, terreur, cendres, exode.

Feu, je te crains.
Il suffirait de si peu
Que tu embrases mon refuge.

Feu, je te crains.
Suffirait-il de peu
Que je devienne Caïn ?

Feu, je te crains.
Facilite ma vie
En restant sous contrôle.

Feu, je te crains.
Ne t'approche pas.
N'entre point en moi.

LES CROIX TERRESTRES

J'étais de passage sur terre,
À la recherche d'une croix.

Je marchais dans une plaine verdoyante,
Quand je vis dans les airs une croix métallique.
Comme je m'approchais d'elle sans me méfier,
Elle s'abattit sur moi avec fracas,
Projetant des éclats et des gerbes de feu.
Mes chairs étaient ensanglantées et brûlées.
Je m'enfuis, titubant sur le sol ravagé.

Aux abords d'une cité, gisait une croix.
Je la pris et me faufilai dans un abri.
Une odeur infecte me donna la nausée.
Des gens étaient entassés les uns sur les autres.
Ils me firent place, pansèrent mes plaies,
Partagèrent avec moi leur peu de ressources.
Guérie, ils m'amènèrent au coeur de la ville.

Sous un pont, je trébuchai sur une croix
Recroquevillée à même le sol glacé.
Un enfant aux yeux éteints me regardait.
Je m'offris à le reconduire à la maison.
Il me fit comprendre que nul ne l'attendait,
Que son chez-soi était ici et nulle part.
Des visages de tout âge se redressèrent.

Un vaste immeuble m'attirait, m'interpellait.
Était là un tel amoncellement de croix :
Croix usées par le labeur et les privations,
Croix mal-façonnées, déformées, impuissantes,

Croix désagrégées par un mal incurable.
Croix en retrait, voilées par les tourments de l'âme.

Plaquée contre un mur hérissé de barbelés,
Par une fente, je voyais passer des croix
Gardées au bout du fusil, par rangs de deux,
Toujours au même pas, les mains dans le dos.
Certaines avaient les yeux fixés au sol,
D'autres regardaient le ciel et la liberté,
Une, devinant ma présence, me sourit.

Une haute croix dominait la place.
Frappant des pieds et des mains, je m'y hissai
Trouvant là-haut le prestige, le pouvoir.
Mon regard foudroyait, mes cris terrorisaient.
J'édictais les lois, j'accumulais des biens.
Mon coeur durci se croyait au-dessus de tout.
Des mains en révolte m'écrasèrent au sol.

Devant une porte, une croix tendait les bras.
J'y courus et elle prit possession de moi.
Sous la flatterie, le mensonge, l'artifice,
Je perdis la notion du bien et du mal.
Je sombrai dans la facilité, la torpeur
Ne recherchant que l'assouvissement des sens.
Soudain, j'eus peur et m'arrachai de ce lieu.

Indécise, j'attendais à un carrefour.
Une croix implacable y était dissimulée
Sous des visages qui se retournaient vers moi,
Sous des regards hostiles, méprisants,
Sous des mots injurieux, calomniateurs,
Sous des doigts menaçants qui me pointaient,

Sous des pas qui me pourchassèrent jusqu'au loin.

Je parvins à un lieu désert et sinistre.
Et là, à même le désœuvrement, l'ennui,
La solitude, l'insécurité, la peur,
Je me fabriquai une croix intérieure
Qui, au fil des jours, ne cessait de s'alourdir.
J'en vins à ne plus pouvoir la soulever.
Pour m'en départir, je songai à me détruire.

Avant de me précipiter dans le vide,
J'arrêtai et levai les yeux vers les étoiles.
Je les sentais énergisantes, près de moi.
Le vent jouait dans mes cheveux, me ravivait.
Un oiseau lança son chant d'amour, de vie.
Un parfum stimulant s'éleva jusqu'à moi.
Les ombres de la nuit et de la mort s'enfuirent.

Pour la première fois, je vis la terre belle.
La joie y montait à travers la souffrance.
Je n'oubliais aucune des croix rencontrées.
Chacune avait laissé sa marque en moi
Et à mon insu, m'avait grandie, ouverte.
Je me souvins alors qui j'étais, où j'allais.
Et j'entrai en relation avec l'Au-delà.

Et je la vis ma croix, forte suffisamment
Pour qu'on puisse s'y appuyer et cheminer.

FEUILLES-OISEAUX

L'oeuvre avait pris le meilleur de moi-même
Me laissant infiniment lasse, triste et seule.
Sans protections, soumise au jugement d'autrui,
J'appréhendais pour elle une suite de refus
Et je m'étais remise à douter de moi.

Un jour que le printemps tentait de s'annoncer,
Pour tromper mon attente et retrouver la paix,
De la fenêtre, je regardais la forêt.
Le soleil dorait les trembles dénudés.
Le bleu du ciel transparaissait ici et là.
Au fond, quelques conifères s'imposaient.
Le vent balançait à peine les hautes cimes.

Soudainement, à ma grande stupéfaction,
Une pluie de feuilles se détacha des arbres
Et vint se poser sur le sol encore blanc.
Des feuilles sèches ou d'énormes flocons ?
Ces êtres étaient vivants ; ils se déplaçaient,
Virevoltaient à mes yeux émerveillés,
Puis ils retournèrent se fixer aux branches.

À nouveau, il chut de pâles feuilles
Qui ne firent que toucher le sol
Pour s'élancer aussitôt dans le ciel,
Venir passer et repasser devant moi
Et disparaître au loin y porter leur manège.

Ces oiseaux m'étaient inconnus ou peut-être
N'avais-je jamais pris le temps de les voir.
Pendant des semaines, ils restèrent tout près

Se manifestant souvent à l'improviste.
Parfois ils étaient en formation si dense
Que le firmament en était obscurci.
Je les attendais par toutes les fenêtres.
Je ne me laissais du spectacle offert.

Une vision trop belle, presque irréelle,
De toute pureté, joie, grâce, délicatesse.
Mon âme vibrait telle celle d'un enfant.
J'aimais les voir se rapprocher de moi
La gorge gonflée, éclatante de blancheur,
Puis d'un alerte battement d'ailes tourner
Et me présenter en s'éloignant leur dos sombre.
Souvent, ils se laissaient porter par le vent
Jusqu'au sol y trouvant quelque nourriture
Et repartaient dans un mouvement parfait.

Tout mon être s'allégeait, se libérait,
S'ouvrait de nouveau à l'espoir, à la vie.

Un matin, alors que j'étais encore au lit
Et qu'une douce lumière inondait la chambre,
Un arbre me parut être de maïs soufflé.
Je me levai et m'appuyai à la fenêtre.
Quatre trembles étaient pleins de petits oiseaux
Et si près, m'apparaissaient étincelants
D'une myriade de fleurs dorées, légères.
Quelques'unès passèrent d'un arbre à l'autre,
Puis s'envolèrent suivies de la nuée.

Il ne pouvait y avoir d'adieux plus touchants
Ni d'incitation plus grande à la confiance.

AUX ABORDS DE LA RIVIÈRE

Dis-moi.

Est-ce la légèreté de ton écume,
Le poli de tes roches usées,
La patine de ton bois mort,
Le soleil dansant à ta surface,
La feuille captive en ton sein,
La vie fourmillante de tes eaux,
La forêt bigarrée de tes rives,
Le bruit chantant de ta course,
La modulation du vent d'automne,
L'effluve des dernières récoltes
Qui fait de moi un être tout autre ?

Dis-moi ton pouvoir.

Près de toi, je respire à pleins poumons.
L'angoisse fait place à la détente.
Le temps abandonne son emprise.
L'émerveillement ouvre mes yeux.
L'amour gonfle mon coeur.
Le rêve m'habite à nouveau.
La confiance me regagne.
La liberté m'interpelle.
La vie paraît simple et belle.
Près de toi, je me sens en sécurité.
Près de toi, mon âme se refait.

Là où je vis,

Les maisons ne sont jamais assez belles,
Les vêtements assez choisis,
Les biens assez nombreux,
Les loisirs assez étourdissants,

Les relations assez profitables.
Le prestige assez grand,
Le pouvoir assez étendu,
Le temps assez long.
Ce n'est jamais assez.

Là où je vis,
Le désir ordonne,
L'argent exécute.

Et moi ...
Je ne suis pas assez rapide,
Pas assez performante,
Pas assez combative,
Pas assez ambitieuse.

Là où je vis,
La peur m'obnubile.
Peur d'être jugée, méprisée,
Négligée, violentée, tuée.
Peur que le feu détruise mes biens,
Qu'un malfaiteur les pulvérise ou s'en empare.

Dis-moi que tu seras toujours la même,
Que tu resteras vivante et indomptable.

Dis-moi...
Pour rester en vie,
Me faut-il tout laisser
Et venir te rejoindre ?

JUSQU'AU BOUT

Le soleil est trop beau, le vent si doux...
Viens. Allons marcher dans l'étroit chemin
Là où les branches des grands arbres se rejoignent.
Profitons de cette autre journée radieuse ;
La dernière peut-être avant le long hiver.

Livrons-nous à la caresse vivifiante
De ce tardif et merveilleux été indien.
Donne-moi la main, avançons sans nous presser.
Écoutons le vent qui fait froufrouter les feuilles.
Respirons le vif parfum de l'humus mouillé.

-Vois les feuilles amoncelées sur les abords.
Elles me rappellent notre passé, nos vies
Avec tous nos moments d'amour, de joie, de paix,
D'épreuve, de chagrin, de doute et d'espoir
Que nous mettions dans les mains de la Providence.

- Te souvient-il de cette fête à la campagne
Qui avait réuni nos deux grandes familles ?
Maladroits, nous sortions à peine de l'enfance.
Je t'ai aimée si fort, dès le premier regard.
Et j'ai lu le même sentiment dans tes yeux.

- Soixante-cinq ans déjà ; je ne puis y croire.
Toutes ces années me semblent si près, si brèves.
Le temps n'a pu nous éloigner l'un de l'autre.
Il nous a ravi les charmes de la jeunesse,
Mais donné douceur, sensibilité, sagesse.

- Comme le soleil est présent sous les nuages,
Nous savions l'amour toujours vivant en nous.
Et que les deux brilleraient à nouveau.
Notre amour a supplanté les difficultés.
Nous avons su apprécier la moindre éclaircie.

- Nous avons semé, le coeur à la confiance.
Nous avons chéri et fait grandir la vie
En dépit de la pauvreté et de la maladie.
Dans une fête, lions toutes ces moissons
Jusqu'aux enfants des enfants de nos enfants.

- Cheminons lentement jusqu'au bout du chemin,
Là où dans sa quiétude, le parc nous attend.
Nous nous assiérons près du ruisseau
Pour l'entendre avant que le gel ne le fasse taire
Et nous sourirons aux gens qui nous verront.

- Continuons ainsi jusqu'au bout de nos ans,
Jusqu'à ce que le silence nous recouvre
Et que nous soyons parvenus dans l'au-delà.
Toutes les saisons vécues auront eu leur beauté,
Mais celle-ci est la plus attendrissante.

SOURIRES À LA VIE

Comment mener à bien cet important contrat ?

Pour retrouver assurance et lucidité,
Se rendre dans le parc au pouvoir apaisant.

Sans but précis, porter ses pas d'un lieu à l'autre
Tendant de communier à la beauté ambiante.

Soudain, voir une image attendrissante :
Une jeune mère avec son enfant.

Assise sur un banc, près d'un arbuste en fleurs,
Penchée au-dessus du chérubin adoré,
D'une main fine, elle le presse doucement
Tandis que de l'autre elle exhibe une chenille.
Une menotte sur le bras maternel,
Le petit s'étire vers l'insecte.
La vive lumière du matin les baigne.

Fascination devant ce vivant tableau.

Pour eux, le temps semble s'être suspendu
Les laissant savourer ce moment unique.

Que d'amour, de joie, de paix dans ces deux êtres !
Nul besoin d'entendre les mots échangés.

Saisir davantage la vie et son mystère.
Percevoir le bonheur, simple, accessible.
Désirer revenir à l'essentiel.

Être remué au plus profond de l'âme
Entendre en soi l'appel à la bonté.
Devenir léger, serein, fort et confiant.

Sourire admiratif à la mère.
Sourire espiègle à l'enfant.

Sourires chaleureux à l'inconnu.

D'un pas ferme, regagner la rue et son bruit.
Savoir à quoi donner la priorité.

La vie et sa plénitude avant tout.

SORTILÈGE BLANC

Hâte de voir le matin dévoiler l'oeuvre
Achevée pendant la nuit tempétueuse.

Au lever du soleil, le calme revenu,
Sortir rejoindre l'immensité blanche.

Extase ! Le vieux maître s'est surpassé.

La féerie du paysage captive l'âme.
Les yeux ne peuvent se détacher du sol
Tant il y a de beauté répandue
Chatoyant sous la vive lumière de mars.

Tout le vaste pré a été utilisé,
Chaque inégalité du terrain a servi
Pour créer une couverture magique
De toute pureté, paix, douceur et tendresse?

Avec la neige pour seul matériau,
L'artiste a sculpté un ouvrage délicat
Aux fantaisistes et innombrables motifs
Dont chacun s'harmonise avec l'ensemble.

Le blanc, le bleu, le doré s'y étalent
Dégageant une profonde sérénité.
Par ses jeux d'ombre et de lumière,
Le soleil en avive chaque détail.

Ô vent, maître prodigieux et sensible,
Laisse-moi, avant de t'élever à nouveau,
Contempler encore cette exquise parure
Et y puiser repos, chaleur, réconfort.

Ô vent, maître inventif et infatigable,
Tu peux balayer, remodeler ton oeuvre,
Lui apporter de subtiles variations
Qui sauront tout autant m'émouvoir.

Heureuse la terre d'être ainsi abritée !

LA MAISON INTERDITE

Ses nombreuses fenêtres éclairent la nuit.
La maison dont je m'éloigne toujours plus.
La maison hantée par l'orgueil, l'intolérance
Et où les biens et l'argent s'accumulent.

Cette maison qui est mienne comme elle est leur.

Je ne me souviens pas d'y avoir été bien.
Jamais je n'y eus véritablement de place.
Tôt, elle jugea de ma vie, de mes besoins,
M'humilia, tenta de briser ma volonté,
De me façonner, m'utiliser à sa guise.
Pour y parvenir, elle joua la rigueur,
Le mépris, l'indifférence, le rejet.

En vain, j'ai essayé de m'adapter à elle
M'efforçant de suivre son rythme implacable
Et de répondre à ses impossibles attentes.
Ce n'était pas assez ; il fallait toujours plus.

Constamment bousculé, je me sentais coupable,
M'excusais de déranger, d'exister même.

Avant qu'elle me réduise à l'état d'objet,
Aliène mon âme ou me conduise à la mort,
Je l'ai quittée ou plutôt, je me suis enfui.
La rue dans sa peur m'est encore moins hostile.
Je n'ai pour tout bien que la vie, la liberté.

Pour réussir à m'imposer, je n'avais rien.
Incapable de suivre une piste,

de tendre un piège,
de demeurer à l'affût,
de faire souffrir ;
Je n'attaquais, ni me défendais.

Pourtant, je ne demandais qu'une place
Avec une fenêtre ouverte sur le ciel
Où le soleil puisse me toucher, m'égayer
Et la nature, de sa beauté me nourrir.

Je ne suis pas incapable ;
Je prends plus de temps.

Je ne suis pas incapable ;
Je procède autrement.

Je ne suis pas incapable ;
Je commets des erreurs.

Je ne suis pas incapable ;
J'ignore l'intrigue.

Je ne suis pas incapable ;
Je répugne à amasser.

Je ne suis pas incapable ;
Je vais à l'essentiel.

Je ne suis pas incapable ;
J'ouvre grand mon coeur.

Je ne suis pas incapable ;

Je parle par tout mon être.

Je ne suis pas incapable ;
Je m'émerveille et loue Dieu.

Je ne suis pas incapable ;
Je recherche la paix.

Je ne suis pas incapable ;
Je suis différent.
Je suis unique.

Quand mon coeur pleure d'ennui, de froid, de faim,
Je me réfugie dans une étoile scintillante,
M'endors et rêve d'une maison accueillante
Où je suis accepté, respecté, aimé.

CRÉPUSCULE SUR L'AVENIR

Dans l'euphorie du soir,
L'heure est à la confiance.

Trois silhouettes inégales.
Trois enfants accroupis
Sur un barrage de castors,
Contemplant l'eau moirée,
Écoutant les bruits de la vie,
Humant les effluves du ruisseau
Et partageant le même émerveillement.

Ils sont là, à regarder,
Sur l'eau nuancée de rose,
Le soleil épandre son or

En une longue traînée
Visible jusqu'au dernier méandre.

Ils sont là, à communier
À la beauté de la nature,
À la paix qu'elle dégage,
À la pureté qu'elle dévoile,
À l'amour qu'elle libère,
À l'espoir qu'elle insuffle.

Ils sont là, sans peur,
Sans violence, sans haine ni rivalité.
Ils sont égaux dans la différence.

Ils sont là, à laisser le temps
Créer des liens entre eux,
Préparer l'avenir en eux.

Ils sont là, tandis que le ciel
Dépose en eux le germe
D'un monde nouveau, fraternel,
Respectueux de sa planète.

Ils sont là, recueillis
Devant la vie et son mystère.

L'avenir est devant eux.
L'avenir est pour eux.
L'avenir est en eux.
L'avenir, c'est eux !

DEVANT LA FENÊTRE

Grand-mère ! je suis là !
Mais tu ne me vois, ni ne m'entends.

Tes mains usées entourent un vase
Où s'épanouit un bégonia rose.

Ces mains qui ont peiné, nourri, consolé,
Soigné, partagé, prié tant et tant de fois.

Tes yeux contemplent les fleurs
Avec tendresse et satisfaction.

Ces yeux qui ont su découvrir
La beauté la plus humble.

Tes cheveux blancs soigneusement coiffés
Expriment ta fierté, ta confiance.

Ces cheveux qui ont su s'adapter
Aux nombreux changements des décennies.

Tes oreilles où brillent des perles
Témoignent de ton élégance.

Ces oreilles à l'écoute d'autrui,
Compatissantes à la souffrance.

Tes lèvres où s'ébauche un sourire
Proclament ta joie de vivre.

Ces lèvres qui ont transmis l'amour

Et murmuré les mots d'espoir.

Ton nez délicat, frémissant
Perçoit une odeur vivifiante.

Ce nez capable de déceler
Le désaccord et d'y remédier.

Ta robe aux teintes claires
Enveloppe ton frêle corps.

Ces robes, ces habits que tes doigts
Savaient façonner, transformer avec goût.

Grand-mère, tu es belle
À travers les rides des ans !
Et je t'aime !

Ton sourire s'adresse-t-il aux fleurs ?

Ces fleurs que tu dérobaux à la nature
Et dont tu enjolivais le jardin, la maison.

Ton sourire s'adresse-t-il à l'être aimé ?

Ce compagnon entré dans une autre vie,
Le père de tes nombreux enfants.

Ton sourire s'adresse-t-il à un projet ?

Ces projets immédiats et futurs
Que tu sais mener à terme.

Le soleil auréole toute ta personne
Te regarder atténue ma souffrance.

Le temps semble s'être arrêté pour toi.
Et moi, il me bouscule.

Tu es là, sereine.
Et moi, prête à pleurer.

Grand-mère ! je suis là !
Dépose la plante.
Ouvre-moi.

Prends-moi dans tes bras.
Serre-moi contre ton cœur.
Caresse-moi. Rassure-moi.
Je ne suis que désarroi.

Dis-moi que mon chagrin va passer.
Dis-moi en quoi, en quoi faut-il croire.
Dis-moi que l'avenir sera meilleur.

Mes trente ans sont si lourds à porter !

Grand-mère, garde-moi auprès de toi.

UN PEU DE LEUR ÂME

Pourquoi suscite-t-elle en moi autant d'émotions ?
Ce n'est pourtant qu'une vieille grange oubliée,
Au toit creusé, faite de bardeaux vermoulus,
Aux carreaux brisés et prête à s'effondrer.
Le vent l'habite et sans cesse la fait chanter.

D'année en année, les arbres s'approchent d'elle,
L'enserrent comme s'ils voulaient la broyer.

La maison n'a pas eu le temps d'agoniser.
Peu de temps l'un après l'autre, ils sont partis
Pour un nouveau départ dans un autre monde.
La foudre ou alors une main criminelle
A réduit en cendres le labeur de leur vie.

La maison où le dimanche était repos
Dans les vêtements réservés à ce jour,
Qui après le temps donné à Dieu à l'église,
Les nouvelles échangées sur le parvis,
Était réunion nombreuse autour d'un repas,
Promenade, visite, excursion en plein air.

Dans l'ardeur, l'amour, la confiance, la foi,
Ils étaient venus bâtir un nouveau pays.
Ils étaient pauvres au milieu de voisins pauvres,
Mais tous s'entraidaient et partageaient joies et peines.

Me glisser entre les saules enchevêtrés
Et me recueillir là où ils se sont aimés,
Là où ils ont ri, rêvé, pleuré, souffert,
Prié et accueilli tant de fois la vie,

Là où ils se sont éteints paisiblement.
Imaginer le doux coloris des lupins
Répandus bien au-delà de l'ancien jardin.

Descendre à la rivière à travers les arbres
Par l'étroit et sinueux sentier de pierres.
Pierres d'origine et de teintes variées,
Venues des labours, des berges, de la colline,
Choisies, transportées et placées avec amour.

Entendre en soi l'irrésistible appel :
Reprendre cette terre à l'abandon,
Passée voilà trente ans
Entre de lointaines mains étrangères.

Dans quelques mois, l'âge de la retraite.
Et des forces encore, des années devant soi.

Démolir la grange et conserver quelques planches ;
Les insérer dans une nouvelle maison:
Grande, ensoleillée, bâtie de mes mains.
Nettoyer les alentours et le sous-bois.

Un lieu pour rassembler la grande famille.
Un lieu pour entretenir les amitiés.
Un lieu ouvert à de nouvelles relations.
Un lieu où flotte l'âme de mes grands-parents.
Un lieu où puisse être déversé en chacun
 Un peu de leur amour,
 Un peu de leur confiance,
 Un peu de leur foi,
 Un peu de leur joie de vivre,
 Un peu de leur simplicité,

Un peu de leur générosité,
Un peu de leur pudeur,
Un peu de leur fidélité,
Un peu de leur fierté,
Un peu de leur humanité,
Un peu de leur ardeur,
Un peu de leur persévérance,
Un peu de leur sagesse.

Tôt le matin, avant le retour en ville,
Ces mots de la compagne de ma vie :

« Je veux venir vivre avec toi sous ce ciel.
Depuis longtemps, je sais que ton coeur est ici.
À travers toi, j'en suis venue à l'aimer.
Je nous vois avancer au rythme des saisons.
Je vois se balancer d'innombrables fleurs. »

Peut-il y avoir plus grande complicité,
Plus grande récompense à la fidélité,
Plus grande douceur, plus profond attachement
Entre deux êtres qui ont su grandir ensemble ?

Regarder le soleil dorer le bois gris
Et faire éclater la forêt automnale.
Contempler une dernière fois la rivière
Où dans les méandres, quelques îles se perdent.

Éprouver une telle chaleur !
Se sentir l'âme si légère !

EN PARTANCE

Je revois la plage au sable fin.
Les vagues rieuses venant l'effleurer.
Les collines verdoyantes l'entourant.
Les levers et couchers de soleil flamboyants.
Les voiliers alignés, prêts pour le départ.

Je vogue sur l'eau débordante de vie.
Le vent me pousse vers des rives inconnues.
Le silence m'inonde de sa plénitude.
J'assiste à l'émergence des étoiles.
Mon âme a la dimension de l'univers.

La hâte et la joie du retour m'habitent.
Je foule avec respect le sol familial.
Je retrouve les êtres aimés.
Je reprends la tâche interrompue.
Je crée et tisse de nouveaux liens.

Je vois, pour l'ultime traversée,
Rassemblés autour de moi,
Les visages des miens.

L'attente est longue.

L'amour démontré,
Les biens partagés,
Les adieux faits.
Les mains jointes,
Les yeux mi-clos.
Lourd de souvenirs,
Je suis prêt à partir au large.

La maladie m'y a préparé.

Je retourne au point d'arrivée,
Riche de toutes ces années
D'amour, de joie, de labeur, de souffrance.

Je n'entre pas dans les ténèbres ;
Je sors dans la lumière.
L'au-delà me tend les bras.
J'ai confiance en Dieu.

Votre présence me reconforte.
La chaleur de vos mains me porte
Au rivage de la félicité.

Le vent s'élève.
La mort coupe les amarres.
Mon âme se libère.

CHEMINS D'OMBRE

Le sol a commencé à se couvrir de feuilles.
La lumière du matin se rend jusqu'à nous.

Mon petit, à présent, tu marches
Dans les chemins tracés sur l'herbe
Par l'ombre effilée des grands arbres.

Tu refuses ma main.
Seul, les yeux au sol,
Tu vas et viens.

Tu trébuches, vérifie ma présence,
Te relèves et recommences à nouveau.

Je te regarde aller et venir.
Qui es-tu ? Qui seras-tu ?
Saurai-je bien te guider
Dans l'apprentissage de la liberté ?

Soudain, un cri du haut des arbres
Te fait redresser et lever la tête.

Dans ses yeux agrandis,
Son nez gracieux,
Sa bouche entrouverte,
Ses fins cheveux bouclés,
Ton visage émerveillé,
Inondé de lumière,
S'est gravé en moi.

Tant d'innocence, de pureté, de paix !
Pourquoi la haine, la guerre, la destruction ?
Comment peut-on faire autant de mal à la vie ?

Mon fils, je t'aime à jamais.
Tu es ce que j'ai de plus précieux.
Tu fais ma joie, ma fierté
Et par toi, je suis grandie.

Tu as repris ta tâche
Et moi, je suis là,
À pleurer dans la lumière.

Va, foule cette terre
Que tu apprends à respecter.

Va dans la confiance.
Va au bout de toi-même.
Va vers un monde meilleur.
Je suis là. Je serai là.

Va, le temps ne compte pas
Quand on prépare l'avenir.

MIROIR AUX MILLE MAINS

Mains accueillantes laissant grandir la vie.
Mains protectrices du petit et du faible.
Mains sécurisantes éveillant la confiance.
Mains patientes insufflant l'estime de soi.
Mains dispensatrices de joie, d'espoir.
Mains clémentes accordant un nouveau départ.
Mains chaleureuses sachant être à l'écoute.
Mains compatissantes à toute souffrance.
Mains paisibles propageant l'harmonie.
Mains franches proclamant la vérité.
Mains initiatrices au savoir des âges.
Mains porteuses de liberté pour chacun.
Mains justes ignorant le favoritisme.
Mains généreuses ouvertes au partage.
Mains réparatrices du corps et de l'âme.
Mains humbles devant la grandeur de l'univers.
Mains priantes tendues vers leur Créateur.
Mains respectueuses du passage du temps.
Mains joyeuses participant à la fête.
Mains prodigieuses engendrant la beauté.
Mains conservatrices de leur habitat.
Mains restauratrices des sites naturels.
Mains jalouses de leur planète unique.

Mains que l'on voudrait toucher, serrer, baiser.

Mains qui frappent.
Mains qui rejettent.
Mains qui négligent.
Mains qui abandonnent.
Mains qui briment.

Mains qui humilient.
Mains qui dévalorisent.
Mains qui perturbent.
Mains qui manipulent.
Mains qui exploitent.
Mains qui persécutent.
Mains qui asservissent.
Mains qui menacent.
Mains qui châtient.
Mains qui condamnent.
Mains qui musèlent.
Mains qui emprisonnent.
Mains qui pétrifient.
Mains qui profanent.
Mains qui pervertissent.
Mains qui tuent.
Mains qui envient.
Mains qui mentent.
Mains qui dissimulent.
Mains qui dérobent.
Mains qui renient.
Mains qui accaparent.
Mains qui saccagent.
Mains qui acculent au désespoir.
Mains qui se substituent à Dieu.

Mains dont on voudrait se soustraire.

Mains, miroir du coeur.
Mains, miroir de l'esprit.

Mains du bien.
Mains du mal.

PRÉMICES DU PRINTEMPS

Ce n'est ni repli, ni désertion,
Mais bien retraite, ressourcement.

Juste avant l'aube, laisser la voiture
Aux abords d'une route peu fréquentée.
Chausser ses raquettes et le sac au dos
Marcher à travers bois, marécages
Sur une neige devenue compacte.
Marcher en direction du camp de chasse
Abandonné à l'approche de l'hiver.

Ne rencontrer que lièvres et perdrix.
À mi-chemin, être rejoint par le soleil
Déposant sur la neige des parcelles d'or
Et des pans bleus d'ombres transparentes,
Puis voir la pointe du toit de la tour de guet
Étinceler au-dessus des conifères.
Ralentir le pas, respirer à pleins poumons.
Parvenir à l'étang, ouvrage des castors,
Et à l'espace déboisé autour du camp.

Le voilà, enchâssé dans les congères
Aux sommets irréguliers, mais combien gracieux !
Toute cette blancheur le rend minuscule
Et l'enveloppe d'une infinie douceur.
Dans la sérénité du décor,
La neige scintille de toutes parts.

S'arrêter, ébloui par tant de beauté !
Poser les yeux sur la neige du toit
Formant un tapis inégal où s'incrute

La lumière et l'ombre déformée des arbres.
Le pourtour se désagrège et s'effrange
En d'épais et brillants glaçons annelés.

S'approcher enfin de la porte et à regret,
Briser la neige joignant le sol au toit.
Pénétrer à l'intérieur n'ayant pour souci
Qu'entretenir le feu et nourrir le corps.
La nature pourvoira à l'âme.

Repu, alangui par la chaleur ambiante,
Le silence et l'odeur d'épinette,
S'allonger avec la paix pour couverture.
Laisser le temps s'écouler à son rythme.
Laisser le temps détendre son être.
Laisser le temps libérer son esprit.
Glisser dans une profonde rêverie
Tout en savourant la joie d'être vivant.

Sursauter au bruit d'une chute de neige.
Entendre l'eau qui dégouline du toit,
Puis l'appel répété des corneilles.
Prendre une chaise, le chapeau au large rebord
Et s'asseoir au soleil, à l'abri du vent,
À l'affût des signes annonçant le printemps.

Fixer une feuille retenue à la branche,
Captive d'une glace qui s'effrite.
L'eau perle avivant ses couleurs ternes.
Dans quelques temps, elle sera libérée
Et sous le vent, s'envolera vers son destin.

Voir le soleil décliner entre les arbres

Et s'envelopper d'une longue écharpe
D'or et de feu nuancés de rose et de mauve.
Contempler les métamorphoses du ciel
Jusqu'à ce qu'il se colore d'un bleu sombre.

Devant la lumière du feu
Fuyant par la porte du baril,
Faire le point sur sa vie.
Songer au passé sans s'attarder,
La paix étant faite avec lui.
Se représenter le présent en action.
Avoir atteint l'équilibre, la paix
Dans la simplicité, le choix de l'essentiel,
L'intimité de la nature sauvage.
Trouver son bonheur dans les joies qui passent.
Être heureux en aidant d'autres à grandir.
L'avenir est la continuité d'aujourd'hui.
Continuer à avancer, à ouvrir des portes.

Au dehors, la froidure s'abat lentement.
La lune éclaire autant qu'un soleil voilé.
Une multitude d'étoiles percent le ciel.

Ne pas se sentir seul en soi-même.
Ne pas se sentir seul sur cette terre.
Ne pas se sentir seul dans l'univers.
Percevoir une présence bienveillante.

Élever sa pensée à ce Dieu fait homme
Venu sur terre dire et vivre l'Amour
Et tracer aux humains les chemins de la Vie.

Tirer de son sac le livre commencé

Et à la faible clarté du fanal,
Entrer dans le monde d'un autre chercheur.
Le suivre dans ses doutes, ses découvertes
Jusqu'à ce que le sommeil confonde tout.

Être réveillé par le froid, la lumière.

Ô sortilège hivernal ! Ô tendre féerie !
Ô silencieuse complicité du vent !
La nature semble une jeune mariée.
Le frimas l'a recouverte d'un voile blanc,
Doux, argenté, délicatement ouvragé.

Sortir dans le ravissement
Des yeux, du coeur, de l'esprit.

Le soleil touche l'épousée et l'illumine.
Sous l'ardeur accrue de ses rayons,
Peu à peu, elle laisse tomber sa parure.

Une épaisse croûte recouvre la neige.
Sous l'élan d'une musique intérieure,
Dans une aisance et une liberté totales,
Courir entre les troncs lisses et rugueux
Jusqu'à tomber d'épuisement sur la glace.

Avant le départ, monter à la tour.
Des rideaux de givre pendent aux fenêtres.
Les motifs, fins, multiples et variés,
S'entrelacent harmonieusement
Laissant quelques interstices à la lumière.

Se retourner et embrasser du regard
Les collines boisées, les terrains bas, le lac.
Voir un lynx majestueux parcourir son domaine.

Que la Terre, débordante de vie, est belle !
Vibrer d'amour, de respect, d'égards pour elle.

Le coeur à la confiance, espérer.
Tout est possible dans cette vie en attente !
Tant de promesses s'élèvent de la terre,
Tant de promesses parviennent du ciel.

Se sentir humble et grand face au monde.
Le corps, un point infime sur le sol.
L'âme, un oiseau gigantesque dans l'espace.



TABLE DES MATIÈRES

Aux abords de la rivière, 18
Chemins d'ombre, 38
Crépuscule sur l'avenir, 28
Devant la fenêtre, 30
En partance, 36
Feuilles-oiseaux, 16
Jardin d'hiver, 8
Jusqu'au bout, 20
La face du feu, 10
La maison interdite, 26
Les croix terrestres, 13
Main, main, 6
Miroir aux mille mains, 40
Moment de grâce, 7
Prémices du printemps, 42
Sortilège blanc, 24
Sourires à la vie, 22
Un peu de leur âme, 33

Dans ses poèmes en vers libres, Madeleine Miron oublie le modernisme de la poésie contemporaine.

Avec grande simplicité, fraîcheur et un souci constant de s'en tenir aux sentiments, elle évoque l'idéal d'une vie en communication avec la nature et le désir d'un monde meilleur dont elle rêve pour l'humanité entière.



Enseignante à la retraite, Madeleine Miron écrit depuis l'adolescence.

Elle a à son actif huit recueils de poèmes et trois ouvrages en prose. Elle travaille actuellement à mettre la touche finale à deux recueils de poèmes et à poursuivre l'écriture du deuxième tome de son roman intitulé « Mathilde Imbeault ».

Née en 1942 au début de la colonisation de l'Abitibi, Madeleine Miron réside toujours sur la terre ancestrale défrichée par ses parents.